

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                          |                                     |                          |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 12X                      | 14X                      | 16X                      | 18X                      | 20X                      | 22X                      | 24X                      | 26X                      | 28X                                 | 30X                      | 32X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE.—MME VERDIÈRE.

II.

En arrivant au passage, il fut surpris de voir ouverte à deux battants la porte de la cour du pavillon. Dans cette cour se trouvait une de ces grandes voitures qui servent aux transports de mobiliers. Deux hommes déchargeaient des meubles.

— On emménage, pensa Jarrelonge, donc il a déménagé... je m'y attendais, mais ça me défrise tout de même... Comment faire?... Bah! qui ne risque rien, n'a rien, je vais essayer...

Il s'approcha des commissionnaires.

— Est-ce que la personne qui emménage est là? demanda-t-il à l'un d'eux.

— Oui... dans le pavillon.

Le libéré se dirigea sans la moindre hésitation vers le petit perron de trois marches. Au moment où il allait l'atteindre, une femme d'un certain âge parut sur le seuil.

Jarrelonge la salua.

— Est-ce que c'est vous, madame, fit-il, qui prenez possession de cet immeuble?

— Moi-même, monsieur...

— Peut-être alors, madame, voudrez-vous bien me donner un renseignement...

— Lequel, monsieur?...

— J'aurais besoin d'avoir l'adresse de la personne qui habitait ici avant vous.

— J'ignore cette adresse, monsieur. Le pavillon était vide quand je l'ai loué, je ne puis donc vous l'enseigner, mais le propriétaire le pourrait sans doute...

— En effet... Où demeure ce propriétaire?

— Tout près d'ici, rue de Picpus...

— Et, il se nomme

— M. Pascal Lantier constructeur.

Jarrelonge tressaillit, tant la surprise qu'il éprouva fut violente.

— Vous dites? s'écria-t-il.

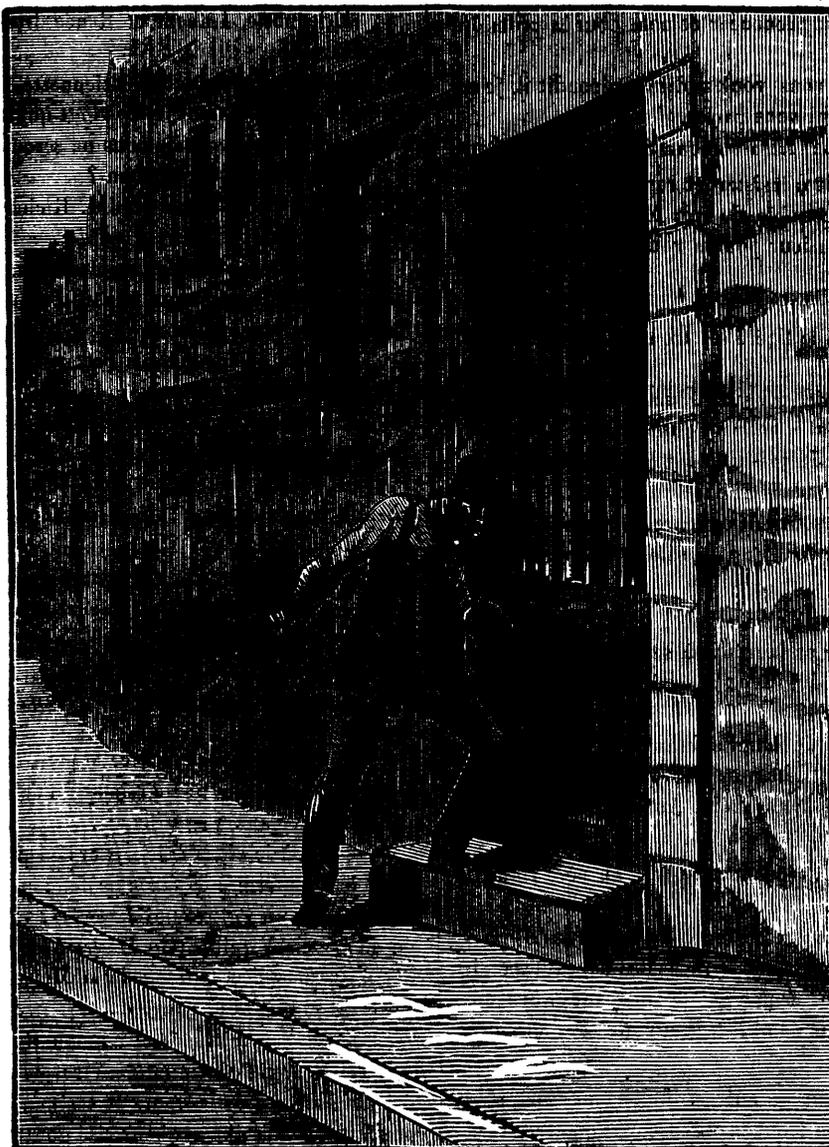
— Je dis: M. Pascal Lantier.

— Merci, madame... il me semblait avoir mal entendu... Vous venez, sans le savoir, de me rendre un grand service...

— J'en suis fort aise, monsieur... fit la dame en souriant.

Jarrelonge sortit de la cour du pavillon et quitta le passage. Une vive lumière venait d'illuminer brusquement son esprit.

Pascal Lantier ne pouvait être qu'un parent de Léopold. Ce dernier, ayant eu à sa disposition un logis appartenant à Pascal, travaillait à coup sûr pour ce parent et de compte à demi avec lui sans doute. C'était l'association des Lantier, et le libéré tenait enfin la so-



... Jarrelonge bondit jusqu'à la porte et appuya son oreille contre le panneau.

lution du problème, vainement cherchée jusque-là.

— Pascal, se disait-il, me donnera l'adresse de Léopold, et l'affaire sera deux fois bonne pour moi, puisque je pourrai traiter avec l'un, puis avec l'autre, et opérer un double chantage...

Je vais aller de l'avant, je serai adroit, circonspect, et j'aurai soin de ne pas me livrer...

Tout en faisant ces réflexions, Jarrelonge descendit la rue de Picpus jusqu'à la maison de l'entrepreneur.

Il s'avança résolument vers la porte fermée et tira le bouton de cuivre. La sonnette retentit. Au bout d'une ou deux secondes le visiteur entendit un pas traverser la cour.

La porte s'ouvrit. Un domestique parut et demanda :

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Parler à M. Pascal Lantier.

— Il est sorti.

— Mais il rentrera... Pourrais-je le voir aujourd'hui ?

— Jo ne le pense pas... Monsieur dîne en ville et rentrera fort tard...

— Pourriez-vous me donner l'adresse de son parent ?

— Quel parent ?

— M. Léopold Lantier.

Le domestique entendait prononcer ce nom pour la première fois.

— Je ne sais ce que vous voulez dire... répondit-il, je ne connais pas la personne de qui vous parlez.

La bonne foi du valet ne faisait aucun doute. Jarrelonge comprit qu'il serait maladroit d'insister et reprit :

— Quand me sera-t-il possible de voir M. Pascal ?

— Je suppose que monsieur pourra vous recevoir demain, vers midi.

— Je reviendrai donc.

La porte se referma, et le libéré se trouva seul sur le trottoir.

— Ce retard me contrarie, pensa-t-il, mais demain arrivera vite... Il est trop tard pour aller manger une friture à Nogent, comme j'en avais l'intention. Je vais tuer le temps en prenant une absinthe n'importe où, en attendant l'heure du dîner...

L'ex-complice de Léopold se remit en marche. Au coin de l'avenue de Saint-Mandé il aperçut l'enseigne de la maison du père Baudu, et se dit :

— Un mastroquet... Voilà mon affaire.

Puis il se dirigea vers le restaurant où se trouvaient rassemblés les parents et les amis des deux fiancés Victor et Etienne.

En franchissant le seuil de la grande salle il ne se doutait guère qu'il se rapprochait de l'homme qui l'avait poursuivi si peu de jours auparavant dans la rue Saint-Antoine, et de René, sa première victime.

— « Un perroquet vert... » commanda-t-il au père Baudu. Il s'assit. On le servit.

L'intérieur du restaurant retentissait du bruit des conversations joyeuses. Les invités, pour qui le repas des fiançailles était une véritable fête, se livraient à une gaieté bruyante qui manquait un peu de distinction, mais qui, à coup sûr, ne manquait pas de franchise.

Victor Béraille riait comme les autres, seulement son rire sonnait faux. On lisait sur son front la préoccupation très vive causée par l'absence de son frère, et cette préoccupation grandissait à mesure que passait le temps.

La nuit venait ; on devait se mettre à table à six heures. Or Richard, parti dès le matin, n'arrivait pas. Que signifiait cela ?

Il avait peur de le deviner.

Virginie, — la plus jeune des mesdemoiselles Baudu, — était

littéralement sur des charbons ardents. Elle trouva moyen de quitter les fourneaux où elle aidait sa mère et s'approcha du fiancé de sa sœur.

— Monsieur Victor, lui dit-elle d'une voix étouffée, voilà maman qui commence à bougonner en parlant de M. Richard... si vous étiez bien gentil, vous iriez au-devant de lui et vous nous le ramèneriez vite...

Le jeune contremaitre fronga les sourcils.

— Eh ! ma chère Virginie, répliqua-t-il avec un geste de découragement, où voulez-vous que j'aille ?..

— Il est parti ce matin pour les Halles.

— Oui, mais d'ici aux Halles il y a tant de marchands de vin sur la route...

— Ainsi, vous croyez ?

— Hélas ! sans cela il serait arrivé depuis longtemps...

Virginie s'en alla le cœur gros et les yeux pleins de larmes.

Etienne, Isabelle et René dressaient le couvert sur une grande table.

— Maman, demanda Etienne, combien serons nous ?

— Nous devons être vingt-quatre, répondit la patronne d'un air maussade, mais nous ne serons que vingt-trois.

— Pourquoi ça, maman ?

— Parbleu ! parce que M. Richard dîne en ville ou cure son vin !

— Pour ça, faudrait en avoir bu, maman Baudu ! répondit Richard lui-même qui venait d'entrer avec un panier et un petit sac en chagrin noir.

Un hurrah formidable l'accueillit.

— Mieux vaut tard que jamais ! mais ce n'est pas trop tôt !... murmura Victor, heureux de voir que son frère arrivait enfin et qu'il n'était pas ivre.

— Mauvais sujet, me direz-vous d'où vous venez et quel chemin vous avez pris ? fit la patronne en s'avancant, les poings sur les hanches.

— Oui, maman... répliqua d'un ton câlin Richard.

— On les connaît, vos cajoleries, mauvais gars ! mais ça ne prend pas ! Répondez-moi.

— Jo vous répondrai, maman, quand j'aurai déposé mon panier sur une table et aligné en rang d'oignons ce qu'il contient.

Et Richard, sans quitter le petit sac de chagrin noir maintenu à son bras par une chaînette d'acier nickelée, se débarrassa de son panier aux vastes flancs.

— D'où je viens ? fit-il alors en prenant l'un après l'autre les objets renfermés dans les profondeurs de ces flancs. Du Havre d'abord, où j'ai récolté ces crevettes aussi roses que les joues de mam'zelle Virginie ; du Havre à la Meuse où j'ai pêché ces dix douzaines d'écrevisses ; de la Meuse à Nice où j'ai déniché ces fraises et oeuilli ce raisin...

— Du raisin ! s'écria maman Beaudu stupéfaite.

— Et delà, continua Richard, de chez un confiseur, d'où j'ai rapporté ces petits-fours et ces marrons glacés, et tout cela sans avoir avalé une malheureuse goutte de vin blanc ou rouge... et la preuve c'est que les poulets qui meurent de la pépie faute de boire ont certainement moins soif que moi !..

Tout le monde battit des mains et Virginie, plus rose que les crevettes apportées par son amoureux, s'empressa de présenter à Richard, sur une assiette, un énorme verre rempli jusqu'aux bords.

— A la santé du grand frère et de sa future ! s'écria-t-il en

élevant ce verre d'un geste comique; à la santé de la petite sœur de la future! à la santé du papa, de la maman, de l'oncle, de tous les parents et amis généralement quelconques, et finalement à la mienne!.. Rubis sur l'ongle!..

Et d'un trait il vida le verre jusqu'à la dernière goutte.

— Dire qu'il est si amusant quand il n'a pas "écrasé un grain..." murmura Baudu attendri.

Tout le monde s'était rassemblé autour de la table sur laquelle s'étalait "la surprise" de Richard.

Maman Baudu désigna le sac de chagrin noir qui pendait au bras du jeune homme.

— Et là dedans, qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-elle.

— Ça, maman, répliqua Richard, c'est la surprise des surprises... C'est le bouquet!.. Vous allez voir... Mais ça n'est pas moi que ça regarde... C'est une commission que Victor m'avait chargé de faire.

Puis il poursuivit en tendant le sac au contremaître:

— Tiens, grand frère. A toi de tourner la bobinette.

Victor prit l'objet que lui tendait son frère. Renée, placée près de lui, poussa un cri et devint très pâle.

Sur le sac qui passait aux mains du contremaître elle venait d'apercevoir un écusson. Cet écusson portait, gravées en creux, deux lettres: Un U et une S.

Paul s'approcha vivement de la jeune fille que chacun regardait avec une surprise facile à comprendre.

— Qu'avez-vous, chère Renée? lui demanda-t-il.

La fille de Marguerite, tremblant, se soutenant à peine, les yeux fixes, étendit la main vers le sac de chagrin noir.

— Voyez... voyez... balbutia-t-elle d'une voix étranglée.

— Quoi donc?...

— Ce sac... cette chaîne d'acier... cet écusson... ces initiales...

L'étudiant se mit à regarder.

— Un U et une S... dit-il ensuite.

— Oui... les initiales que portait le sac de madame Ursule, reprit Renée.

— Ce sac est celui-là?

— C'est celui-là... je le reconnais.

— Alors, s'écria Paul, on l'a volé sur le cadavre de la malheureuse assassinée en chemin de fer...

Les spectateurs de cette scène, avons-nous besoin ne l'affirmer à nos lecteurs, étaient pâles d'étonnement et d'épouvante.

— Assassinée!.. répétèrent toutes les voix.

En entendant le nom de "madame Ursule" et ces mots "assassinée en chemin de fer," Jarrelonge, installé dans un coin et auquel personne ne faisait attention, tressauta sur son siège. Une teinte verdâtre couvrit son visage.

Il se demandait avec une indicible terreur quel était l'homme qui connaissait le crime commis au viaduc de Nogent, et quelle était la jeune fille qui venait de reconnaître le sac de madame Sollier.

Les deux mains crispées sur la table, les pieds cloués au sol, la bouche béante, les yeux arrondis, il aurait voulu fuir, et il se sentait incapable de faire un mouvement.

— Ce sac, s'écria Victor Béralle, appartenait dites-vous, à la malheureuse femme attirée dans un piège, comme mademoiselle Renée l'avait été avant elle?...

— Je l'affirme... répondit la fille de Marguerite.

— Et ce n'est pas douteux... appuya Paul. Voyez, cette

chaînette a été brisée, puis raccommodée, et les chaînons nouveaux ne sont pas pareils aux anciens... Voici le morceau qui manque... je l'ai trouvé sur le marchepied du wagon, théâtre du meurtre, au-dessous de la portière par où la victime d'un misérable a été précipitée sur la voie...

L'étudiant, en disant ce qui précède, tirait de la poche de son gilet le morceau de chaînette découvert par lui entre la tige de fer et le bois du marchepied du wagon 1326.

L'ex-complice de Léopold perdait de plus en plus la tête sous le coup de sa terreur croissante. Renée, qu'il croyait morte était vivante. Le sac de madame Sollier, ce sac contenant la lettre fautive portée par lui à Maison-Rouge, et la lettre du notaire vainement cherchée par Léopold, n'était pas englouti dans la Marne et se trouvait aux mains de ceux qui connaissaient l'assassinat d'Ursule...

Décidément la fatalité s'en mêlait et le diable était contre lui.

Richard Béralle paraissait, lui aussi, frappé de stupeur. Il écoutait en tremblant de tout son corps. Victor avait la figure décomposée. Tout à coup il se tourna vers son frère.

— D'où vient ce sac? lui demanda-t-il d'une voix sourde.

Ainsi interpellé, Richard se troubla. La vérité manquait de vraisemblance, il le sentait bien.

— Je l'ai trouvé! balbutia-t-il.

— Trouvé!.. répéta le contre-maître avec une expression si terrible que Richard devina la pensée de son frère. Un effroyable soupçon pesait sur lui. Il fallait se défendre, et pour cela reconquérir son sang-froid tout entier.

— Ah ça, que crois-tu donc, frère? demanda-t-il en relevant la tête.

— Je ne crois rien... je ne veux rien croire... répliqua violemment Victor, je veux savoir...

— Doutes-tu de moi?...

Au lieu de répondre à cette question, le contremaître poursuivit:

— Où as-tu trouvé ce sac, puisque tu prétends l'avoir trouvé?...

— Il me serait bien difficile, ou plutôt impossible de citer exactement l'endroit... bégaya Richard.

— Pourquoi?

— Tu vas voir... Il y a de ça à peu près un mois... Paris était couvert de neige battue qui formait verglas... il faisait mauvais marcher... J'avais bu... J'étais ivre... Eh! mon Dieu, ça peut arriver à tout le monde, n'est-ce pas?... Mes jambes flageolaient sous moi... je venais du boulevard Ornano...

Je me souviens d'avoir entendu sonner trois heures du matin... A un moment je perdis l'équilibre... Rien pour me retenir... patatras!.. je m'affalai sur un tas de neige, les bras en avant... Je sentis sous mes mains un objet... ce sac... je le tirai à moi et je crus un moment qu'une fortune m'arrivait... Je rentrai chez moi, clopin-clopat, et je l'ouvris...

— Il contenait une lettre?... des billets de banque?... des papiers de famille? demanda vivement Renée.

— Non, mademoiselle...

— Comment, fit Paul à son tour, il était vide?

— Absolument, ou peu s'en faut... Je n'y trouvai qu'un simple mouchoir. marqué d'un U et d'une S, comme l'écusson nickelé?

— Qui ! pas de lettre, pas d'argent ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur ! répliqua Richard d'un ton grave, et vous pouvez m'en croire, car j'ai de l'honneur et, quoique j'aime un peu trop la noce (mais ça passera), je suis un brave garçon...

Victor se sentit soulagé d'un poids énorme. L'accent de son frère l'avait convaincu. Il ne conservait aucun doute.

Jarrelongo respirait plus librement et envisageait la situation d'un oeil moins effrayé. Les lettres manquaient. C'était un danger de moins ; mais René, vivant par miracle, constituait un péril contre lequel il importait de se mettre en garde.

— Et Léopold qui ne se doute de rien ! murmurait le bardi avec conviction.

Paul réfléchissait.

— Les assassins qui ont volé ce sac en ont enlevé les papiers... dit-il au bout d'un instant. Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas permis, il y a quelques jours, de rejoindre l'homme dont René avait reconnu la voix et que j'ai poursuivi pendant plus d'une heure ! !...

Jarrelongo tressaillit de nouveau.

— Ah ! ah !... pensa-t-il, c'était lui...

Il ajouta mélancoliquement :

— Je suis bien mal à mon aise, ici ! !...

— Cet homme était un des assassins ? demanda Victor Béralle.

— Impossible d'en douter...

Et l'étudiant raconta la poursuite à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs.

— Tonnerre ! se disait Jarrelongo, je l'ai échappé belle ! Heureusement qu'il ne connaît pas ma figure...

Le récit de Paul produisit sur les auditeurs une impression profonde ; tous les visages exprimaient l'émotion.

— Richard, demanda l'étudiant au frère de Victor, voulez-vous me donner ce sac ?...

— Certainement, monsieur Paul... Je vous le donne avec bien du plaisir, et je regrette de n'y avoir point trouvé ce que vous cherchiez... Quant au mouchoir, je vais monter dans ma chambre faire un brin de toilette et je vous le descendrai... C'est une pièce à conviction qui pourra peut-être vous servir un jour.

Jarrelongo crut sentir glisser sur son cou le froid de l'acier ; il songea au couteau de la guillotine et se tint à la table pour ne pas tomber.

Les faits qui précèdent avaient assombri notablement la réunion jusque-là si gaie. Ceci n'allait point du tout à Zirza la blonde, dont nous connaissons la joyeuse humeur. Elle résolut d'y couper court et s'écria :

— L'affaire est réglée... il s'agit maintenant de voir la surprise...

— Oui... oui... La surprise... répétèrent tous les invités.

Victor Béralle, dont le visage était redevenu calme et presque souriant, ouvrit le sac et y plongea la main. Il en retira un petit paquet enveloppé de papier blanc et attaché par une faveur rose.

— C'est Etienne qui doit l'ouvrir, dit-il en passant le petit paquet à sa future qui, les yeux étincelants, se mit aussitôt à dénouer la faveur et à déplier le papier.

Les regards curieux des convives suivaient chaque mouvement de ses doigts agiles. Un éerin de maroquin rouge apparut. Etienne pressa le ressort. On poussa un cri d'admiration.

L'éerin renfermait une jolie montre et sa chaîne.

La jeune fille regarda Victor avec une touchante expression de gratitude et d'amour... Deux larmes coulèrent sur ses joues... Douces larmes !... Larmes de joie ! !

— Bon ! la voilà qui pleure ! s'écria maman Baudu qui luttait contre elle-même pour ne pas pleurer aussi. Embrasse-la donc, ça vaudra mieux, et je te le permets...

Etienne ne se fit pas répéter deux fois l'invitation maternelle. Elle se jeta avec un entrain charmant dans les bras de Victor, qui lui mit un baiser sur le front et deux sur les joues. On battit des mains...

Paul s'avança.

— Ma chère Etienne, dit-il, le brave garçon dont vous allez devenir la femme est mon ami et l'a bien prouvé... Vous ne refuserez pas d'accepter mon modeste cadeau de fiançailles... Ce sont des boucles d'oreilles bien simples.

— Eh bien ! et moi ? fit René, vous figurez-vous que je n'ai point songé à vous et à l'un de mes sauveurs... Voici les deux anneaux que vous échangerez le jour du mariage en passant à moi qui vous aime tous les deux.

René n'était guère moins émue qu'Etienne, et les jeunes filles s'embrassèrent avec effusion.

— Ah ! ça, mais il pleut des bijoux ! s'écria Zirza en riant. Il y en a encore...

Et, tirant de sa poche une petite boîte, elle la tendit à Etienne en ajoutant :

— Ça, c'est une breche... Il y a au milieu un myosotis... Ça veut dire : — Ne m'oubliez pas ! !...

Jarrelongo haussait les épaules dans son coin.

— Les joies de la famille, à présent, murmura-t-il. Tableau touchant dont je me bats l'oeil ! Voici le vrai moment de jouer la fille de l'air...

Il paya sa consommation et quitta la grande salle du restaurant sans que personne s'aperçût de son départ. Il est vrai que personne ne s'était aperçu de sa présence.

### III.

La demie après cinq heures sonnait à l'horloge placée au-dessus du comptoir.

— Le commerce est fini pour aujourd'hui, s'écria maman Baudu. Ça n'est pas tous les jours fête... Ferme la boutique, mon homme...

— Moi, je vais faire un bout de toilette... dit Victor Béralle. Et il sortit...

Baudu mit les volets extérieurs et donna un tour de clef à la porte ; la famille et les invités restèrent les maîtres de l'établissement.

Jarrelongo, après avoir fait quelques pas, s'arrêta pour réfléchir.

— Il faut que je sache sans le moindre retard où demeure Léopold... pensait-il ; j'ai de plus en plus besoin de le voir ayant à lui apprendre des choses bigrement sérieuses, mais faut aussi trouver l'adresse de cette René que je croyais en partie depuis longtemps sous les glaçons de la Seine.

Comment faire ?... Pas un seul "mastroquet" dans ce quartier du diable ! ! Là dedans ils sont en fête et Dieu sait à quelle heure ils s'en iront !... Le froid pince dur... Si je monte la garde à la porte j'aurai le temps de geler dix fois pour une... Ça moyen prendra pour guetter la sortie sans courir risque de frapper comme une bouteille de vin de Champagne ?...

Raisonnons un peu... Je connais les repas de famille... on mange ferme... ou boit sec.. Entre la poire et le fromage on roucoule... tout ça prend beaucoup de temps... Ce n'est guère avant minuit que ces gens-là auront fini de festoyer... En me trouvant ici vers onze heures, j'aurai encore le temps de me payer une onglée dans le grand genre... Je vais dîner à la barrière du Trône... j'irai ensuite faire un tour dans une musette quelconque, et je reviendrai...

Jarrelonge se mit en devoir de réaliser le plan si sagement conçu.

Après avoir dîné longuement à la barrière, et "piné" quelques quadrilles dans un bal des environs, — (le libéré se piquait d'être beau danseur), — il reprit le chemin du restaurant Baudu.

A onze heures et quart il se trouvait en face de l'établissement. On voyait filtrer la lumière à travers les entrebâillements des volets clos. Jarrelonge appuya son oreille contre un des volets. Il entendit chanter à pleine voix.

— Ah ! se dit-il, je savais bien comment les choses se passent... Chacun va y aller de sa romance ou de sa chansonnette... Il ne me reste qu'à croquer le marmot en battant la semelle...

L'attente du misérable fut longue. Enfin, quelques minutes après minuit, la porte de la grande salle s'ouvrit et trois ou quatre personnes quittèrent le restaurant.

— A la bonne heure, se dit Jarrelonge, voilà des gens raisonnables qui n'aiment pas à se coucher trop tard... mais ce ne sont pas ceux que je guetto...

Dix minutes s'écoulèrent. Deux autres invités sortirent.

Ces sorties partielles se renouvelèrent deux ou trois fois jusqu'à une heure du matin où s'effectua le départ définitif et général.

Paul Lantier, son ami Jules, René et Zirza, formaient un groupe, les jeunes gens donnant le bras aux jeunes femmes. Jarrelonge les reconnut de loin.

— En chasse ! Se dit-il. Voilà la compagne qu'il s'agit d'emboîter, afin de savoir dans quel pigeonnier perche la petite...

Les étudiants et leurs compagnes descendaient vers la rue de Piepus. Le libéré, se donnant des allures chancelantes d'un faubourien légèrement ivre, les suivit en conservant une distance de quarante pas.

Ces précautions prudentes étaient d'ailleurs complètement inutiles. Les jeunes gens ne songeaient guère à s'occuper de lui.

La conversation roula toute entière sur la trouvaille faite par Richard Béraille... Zirza la blonde portait à la main ce sac renfermant le mouchoir que Richard avait remis à Paul.

— Ah ! ça, est-ce que nous nous en allons à pied ? demanda tout à coup Mme Verdier d'une voix claire. Il ne fait pas chaud, vous savez, et la course est longue...

— Diable ! pensa Jarrelonge, voilà une idée bête... Un fiacre, ça me gênerait... il faudrait courir... or les rondes de mouchards remarquent un homme qui court, et ne se gênent pas pour lui demander où il va si vite...

— Si nous rencontrons une voiture nous la prendrons... répondit Paul.

— Pourvu qu'ils n'en rencontrent point... murmura le bandit.

On était arrivé au boulevard de Reuilly. Un cocher passa à

vido. Paul le hêla.

— Pas de chance ! se dit Jarrelonge.

Le cocher s'était arrêté.

— Où allez-vous ? demanda-t-il ?

— Je vous prends à l'heure, répondit Paul Lantier. Conduisez-nous d'abord rue Beautreillis...

— Rue Beautreillis ! répéta Jarrelonge. Ma rue ! En voilà une bien bonne ! Lesquels de ces paroissiens-là sont mes voisins ?...

Les quatre jeunes gens s'entassèrent dans les flancs étroits de la voiture, une de ces machiues antiques détraquées, sonnante la ferraille et ne sortant que la nuit.

— Hue ! carreaux, cria le cocher fouettant son cheval qui traînait la jambe.

— A la bonheur ! pensa le complice de Léopold. Ils sont tombés sur un "cauasson" qui n'a plus que le souffle... Inutile de m'exterminer...

Il lui suffit en effet d'allonger le pas pour suivre la malheureuse bête. Une fois casés, les deux couples reprirent la conversation interrompue.

— C'est égal, disait Zirza, vous pouvez être d'un autre avis que moi, mais à quiconque me soutiendrait que le hasard ne préside en toute chose en ce bas monde, je répondrais qu'il a perdu la tête. Est-il possible d'imaginer quelque chose de plus singulier que de retrouver le sac de cette pauvre femme à l'improviste... au moment où on y pense le moins !

— Il est certain que ce hasard est bien étrange ! répliqua René.

— Crois-tu que l'histoire racontée par Richard soit vraie ? demanda Jules à Paul Lantier qui répondit :

— Je le crois parfaitement... Richard est un peu bambocheur, un "gouapeur" comme dit maman Baudu dans son langage coloré, mais ce n'est pas un bandit... C'est même un garçon plein de probité... Le misérable assassin s'était débarrassé du sac après en avoir volé le contenu... Richard l'a ramassé... au fond, cela me paraît tout simple...

— Mais, fit observer Jules Verdier, puisque tu as trouvé un morceau de chaîne accroché au marchepied du wagon, c'est que le sac lui-même s'y était accroché en tombant, et ce doit être en le tirant avec force pour le dégager qu'on a brisé la chaîne...

— C'est vrai... répliqua Paul, la justesse de ton observation me frappe... Quand on a mis la main sur le sac, il pendait certainement au marchepied...

— Je crois me souvenir que tu es allé faire une enquête à la gare de l'Est ? reprit l'étudiant en médecine.

— Oui.

— Le chef de gare a-t-il interrogé les hommes d'équipe chargés du nettoyage du wagon après l'arrivée de chaque train ?

— Non.

— Rien ne prouve que l'un de ces hommes n'a point trouvé et ouvert ce sac, et qui voyant de l'or et des billets de banque il ne se soit point emparé du contenu avant de jeter le contenant qui pouvait le compromettre.

— Tu m'ouvres les yeux ! s'écria Paul Lantier. Cela doit être la vérité !

— Très-bien, dit Zirza, va pour l'argent ! Mais les lettres qui se trouvaient dans le sac, René l'affirme ?

— Le voleur, quel qu'il soit, les aura prises avec le reste,

emportées chez lui, et là, ne pouvant en tirer aucun parti et n'en soupçonnant pas l'importance les aura détruites... fit l'étudiant en médecine.

— Rien ne le prouve... répliqua le fils de Pascal. Nous pouvons espérer qu'il les a gardées...

— Mon Dieu, si cela était!!! balbutia Renée avec joie.

— Dès demain, reprit Paul, j'irai voir de nouveau le chef de la gare de l'Est, un parfait gentleman, et peut-être retrouverons-nous par lui l'infidèle employé qui devait, selon les règlements de chemins de fer et les lois de l'honneur, porter immédiatement le sac au bureau des objets trouvés...

— Oh ! cher Paul, je vous en prie, épargnez ce malheureux !... dit en joignant les mains la fille de Marguerite ; il est coupable, mais ce serait la prison pour lui... Votre démarche provoquerait d'ailleurs une enquête, un procès où sans doute on me ferait intervenir ainsi que vous... Je serais obligé de parler à la justice du mystère épais autour de ma naissance...

— Mais si la justice vous fait retrouver votre mère... interrompit Paul.

— Qui sait, hélas ! si elle ne dévoilerait pas publiquement une honte que mieux vaut tenir cachée !... Cher Paul, je vous le demande au nom de ma mère, agissez avec prudence...

— Cette prudence que vous exigez met les assassins à couvert...

— Dieu nous les livrera !... J'ai confiance en sa justice... Ursule sera vengée, je le sens ! j'en suis sûr !...

La voiture s'arrêtait devant la maison de la rue Beautreillis.

— Au revoir, Renée... dit Paul en tendant la main à la jeune fille.

— Allons, s'écria Zirza en riant, on vous permet de vous embrasser pour une fois !

Le fils de Pascal appuya ses lèvres sur le front rougissant de sa fiancée.

— A dimanche, n'est-ce pas ? demanda Jules.

— Non, répliqua Mme Verdier, — nous viendrons la voir au ravanant, pour lui donner des nouvelles des démarches de Paul... Nous l'attendrons à la sortie du magasin.

— Oui... oui... c'est cela... fit vivement Renée, et venez le plus tôt possible, car je serai très inquiète.

— C'est promis, c'est juré !

Les deux jeunes femmes s'embrassèrent.

Jules Verdier serra la main de Renée qui s'élança sur le trottoir et tira le cordon de la sonnette. La porte s'ouvrit.

— Rue de l'École-de-Médecine... dit Paul au cocher.

La voiture tourna sur elle-même, et le pauvre cheval reprit avec la résignation du désespoir son trot saccadé et intermittent.

De l'autre côté de la rue Jarrelonge attendait, tout essoufflé, car la course avait été longue, sinon rapide.

— Ah ça ! mais, tonnerre du diable ! pensait-il, la voiture a stationné juste devant l'immeuble où je perche ! Laquelle des deux femmes vient de descendre ?

Le fiacre s'éloignait déjà. La porte de la maison venait de se refermer.

— Ah ! poursuivit Jarrelonge, je saurai bien qui rentre... Quand il est plus de minuit et que le gaz est éteint, on se nomme en passant devant la loge de la concierge.

Tout en faisant cette réflexion, le complice de Léopold bondit avec l'agilité d'un clown jusqu'à la porte et appuya son oreille contre le panneau.

Il entendit des pas dans le couloir. Une voix prononça ce nom :

— Renée...

— Renée ! murmura le bandit. C'est elle qui demeure dans ma maison !... Nous dormions sous le même toit et je ne m'en doutais pas !... Ah ! saperlipopette ! c'est ça de la veine ! j'aurai l'œil sur elle sans me déranger. Demain je saurai par la concierge où se trouve la chambre de cette petite...

Après avoir attendu deux ou trois minutes, Jarrelonge sonna à son tour. La porte s'ouvrit.

Le nouveau venu franchit le seuil de l'allée, et en passant devant la loge lança d'une voix sonore le pseudonyme sous lequel il avait prudemment conclu son acte de location.

Une demi-heure après, fatigué par la traite fournie au pas accéléré du boulevard de Reuilly à la rue Beautreillis, il dormait à poings fermés et ronflait comme un soufflet de forge.

Renée, qu'une simple cloison séparait de lui, s'était mise à genoux et demandait à Dieu de protéger les recherches de Paul et de permettre que, grâce à lui, elle pût enfin connaître et embrasser sa mère... Puis elle se coucha, et à son tour elle s'endormit avec le calme d'une conscience pure.

#### IV.

Le lendemain matin, à neuf heures, Pascal Lantier dormait encore.

Rentré fort avant dans la nuit au sortir de la maison où il avait dîné et passé la soirée en nombreuse et joyeuse compagnie, il ne s'était pas réveillé, comme de coutume, au point du jour.

Un vigoureux coup de sonnette retentissant à la porte de la rue ne lui fit point ouvrir les yeux. Le domestique alla ouvrir et se trouva en présence d'un quidam qu'il reconnut pour l'avoir vu plusieurs fois se présenter chez son maître. Par la tournure et par la tenue ce quidam semblait devoir être un entrepreneur de terrassements, de maçonnerie ou de peinture.

— Peut-on voir M. Pascal Lantier ?... demanda-t-il.

— Pas en ce moment...

— Pourquoi ?

— Monsieur est rentré tard... il est au lit et ne m'a pas encore sonné, ce qu'il fait toujours en se réveillant...

— Au lit !... à neuf heures du matin ! s'écria le visiteur en haussant les épaules. Allez éveiller votre patron et vivez !... j'ai besoin de lui parler...

— Mais, monsieur... objecta le domestique.

— Il n'y a pas de : mais !... L'affaire qui m'amène ne comporte aucun retard...

— Cependant...

— En voilà assez ! Tournez-moi les talons plus vite que ça, et dites à M. Lantier que c'est Paul Péliissier qui le demande... Vous entendez bien, Paul Péliissier...

— Oui, monsieur.

(A SUIVRE.)

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

## VI

## L'ART ET L'ARGENT.

Quand les jeunes gens rentrèrent à Paris, la princesse Ilona trouva sa bru rayonnante de contentement et de santé, Mikaël grave et pale. La jeune femme courut chez sa mère, et la première question de Joséfa fut :

— Es-tu contente du prince ?

— Suffisamment. Mais en voyage il n'est guère facile de juger un mari. La vie commune à Paris m'apprendra le reste. Jusqu'à présent il a obéi à mes caprices : me conduisant où je voulais aller, achetant ce que je souhaisais, mais ici ? Je t'assure que je ne suis pas sans crainte. Heureusement...

— Toute la fortune est à toi, ajouta Joséfa.

— C'est ce que je pensais.

— Et la princesse Ilona ?

— Très grave, très solennelle. On eût dit qu'elle m'en voulait de ma santé après avoir constaté que Mikaël a maigri. Je sens bien qu'elle va tenter de me convaincre que je dois mener une vie sérieuse sous prétexte que sa santé décline et qu'elle tient à son rôle de souveraine exilée, mais j'ai choisi Mikaël Ipsolani afin de me parer de ma couronne fermée. J'entourerai ma belle-mère des honneurs dus à son rang, parce que la moitié de ces honneurs me reviendra de droit ; mais je me garderai de régler ma vie sur la sienne. J'ai dix-neuf ans ; à défaut de beauté je possède le charme de la jeunesse ; je tiens de mon père une dot magnifique, et je sais de plus que cette dot dépensée il m'en donnerait une autre.

— D'autant plus aisément, répondit Joséfa, qu'il entasse sans les compter les millions dans sa caisse. Depuis la création de la Société universelle les fonds affluent de tous côtés, et si je n'avais le soin de répandre beaucoup d'aumônes je tremblerais toujours pour une fortune si merveilleuse. On dirait que dans les mains de ton père les métaux se changent en or. Pas une de ses entreprises qui ne réussisse. Au moyen âge on l'eût accusé d'avoir fait un pacte avec Satan.

— Connais-tu la véritable source de sa fortune ?

— Non, ma fille.

— La bêtise humaine, répliqua Mercédès.

— Tu oses railler les succès de ton père !

— Ce sont les gogos que je raille. Les anciens, qui avaient tant d'esprit que depuis eux on n'a rien inventé plaçaient la Fortune debout sur une roue. Or une roue tourne... Il m'est souvent arrivé de penser qu'en dépit du talent de mon père, il pourrait être surpris par un de ces revers inattendus qui détruisent un jour l'œuvre de toute la vie, et c'est pour cette raison qu'il a bien fait de me payer intégralement ma dot. Ma situation restera toujours à l'abri.

— A moins que Mikaël...

— Ne suis-je pas mariée sous le régime dotal ?

— Sans doute, mais il arrive souvent qu'une femme entraînée par la tendresse que son mari lui inspire, lui remet imprudemment une procuration, et s'éveille un matin totalement ruinée.

— Je t'assure que cette femme ne sera jamais moi. J'entends jouir toute ma vie de ce qui m'appartient. Je me défie de Mikaël, et surtout de sa mère. Elle est de la race de celles qui vendent leur dernier bijou pour lever une troupe de partisans. Qu'elle ne s'attende point à me voir jamais jouer un rôle d'héroïne. Née Brésilienne, accoutumée à me bercer dans un hamac comme un oiseau dans son nid, je suis devenue trop Parisienne pour renoncer à mon luxe.

— A la bonne heure, dit Joséfa.

— Donne-moi des nouvelles des Gualbert.

— André garde la même chance. Il mène un train dont on sourit un peu, tout en acceptant ses invitations. Clotilde s'efforce de trancher sur l'affolement de sa famille par sa simplicité et sa gravité.

— On ne parle pas de la marier ?

— Elle refuse tous les partis qui se présentent.

— Et M. Landry ?

— Son maître Armand Armadieu lui promet un magnifique avenir.

— Veux-tu savoir un secret, maman ? Si Landry avait demandé ma main, je serais volontiers devenue sa femme.

— Il t'aurait rendue malheureuse.

— Je ne crois pas.

— Si tu avais pareille idée, pourquoi ne pas me l'avoir fait comprendre ?

— Parce que Landry aime sa cousine.

— Amice ?

— Oui, Amice qui ne songe guère à lui. Oh ! j'ai réfléchi, plus que tu ne crois. J'ai reconnu que dans Paris il est deux moyens de porter un grand nom : celui d'un homme célèbre ou celui d'un gentilhomme. Seulement, à force d'entendre raisonner d'une façon pratique, comme dit mon père, j'ai compris que j'avais le choix. Je pouvais ou épouser un homme déjà en possession de la gloire, et par conséquent ayant dépassé la moyenne de la vie, ou me fier aux espérances d'avenir données par un homme jeune, et entrer bravement avec lui dans la lutte. Je ne me suis pas senti ce courage. M. Landry, le seul qui m'eût inspiré confiance, songeait à une autre ; alors j'ai épousé le prince Mikaël.

Je ne le regrette pas encore. Il se montre parfait pour moi, et mon voyage de noces a été charmant. Mais je fais la part de cette vie où le mouvement tient lieu de beaucoup de choses, où la distraction de toutes les heures remplace les habitudes. Il devient difficile d'apprécier les caractères dans le tourbillon des plaisirs. Enfin, après avoir vécu tête-à-tête avec mon mari, je vais vivre en tiers avec la princesse Ilona... Ah ! celle-là ne m'aimera jamais !

— Pourquoi ? demanda Joséfa ; elle me semble bonne, quoique fière.

— C'est contre cette fierté que je me heurterai, vois-tu. J'entends être la maîtresse et tout diriger, puisque je possède la fortune. Je ne me paierai ni de belles paroles ni de souvenirs historiques ! Je veux vivre largement, bruyamment, car je tiens de mon pays autant que toi l'amour de ce qui brille, rutile, éblouit. Il faudra que tout Paris accoure à mes fêtes, et que la princesse Mikaël Ipsolani soit une des femmes remarquées de la capitale du monde. Je sais que Mikaël aime le luxe, et m'a épousée parce que je le lui apportais, mais il le comprend dans son côté austère, et ce n'est pas le mien.

— Tu as raison, fit Joséfa, dépense tes millions, ma fille, ton père les gagne assez facilement pour ne point compter.

Joséfa embrassa sa fille, et Mercédès forte de l'appui maternel, inaugura le genre de vie qu'elle acceptait à défaut des joies du bonheur intime.

Elle annonça un matin à Mikaël qu'elle avait l'intention de donner un bal. Celui-ci ne s'y opposa nullement, et quelques heures plus tard, revint avec une liste qu'il plaça sous les yeux de sa femme.

— Fort bien ! dit tranquillement Mercédès, la mienne est également préparée.

Le prince y jeta les yeux.

— Ma chère, lui dit-il, vous devrez rayer une partie de ces noms.

— Pourquoi ?

— Mes invités se trouveraient mal à l'aise avec les vôtres.

— Vraiment ! dit Mercédès ; autant m'intimer l'ordre de rompre avec mes anciennes relations.

— Je ne vais pas jusque-là ; réfléchissez seulement que jusqu'à cette heure nous avons vécu dans un monde absolument différent.

Mercédès refusa de céder, le prince s'obstina, et tous deux se quittèrent ayant au cœur une sourde irritation.

La fête eut lieu néanmoins. Tous les journaux en parlèrent, et Mercédès oublia dans ses satisfactions d'amour-propre les premiers froissements de la vie intime.

La colonie Moldave la jugea sévèrement. On plaignit la princesse Ilona, et on s'attrista pour Mikaël qui tenta vainement de prendre quelque empire sur sa jeune femme.

Depuis que la situation du noble proscrit avait changé, il se trouvait vis-à-vis de ses compatriotes pauvres, dans une situation complètement nouvelle.

Jusqu'à ce moment, sachant la pauvreté des Ipsolani, ils s'étaient abstenus de leur parler de misères. Mais en apprenant que la fortune leur souriait, ils vinrent peu à peu raconter à la princesse Ilona la douleur de leur exil et les privations de leurs familles. Celle-ci les accueillit avec bonté, promit de leur venir en aide, et demanda à son fils de quelle façon il entendait dispenser des secours aux plus à plaindre.

Le jeune homme pâlit un peu.

— J'en parlerai à Mercédès, répondit-il.

En effet le soir même, avec mille précautions et une grande douceur, il lui cita les noms de quelques compatriotes besogneux, et qu'il était de son devoir de soutenir. Il rappela ce que jadis pour eux avait été la famille souveraine des Ipsolani. Ne devait-il point garder sa protection à ses clients ruinés, à ses sujets fidèles ?

Mercédès se mit à rire.

Sans doute elle comprenait qu'il prit pitié de ces hommes de sa nation, elle trouvait juste qu'il leur vint en aide avec sa fortune personnelle. Quand à elle, jamais elle ne sacrifierait rien pour des étrangers quémandeurs.

— Après avoir fait l'aumône aux uns, vous vous verriez obligé de payer des pensions aux autres. Que voulez-vous ? Il faut accepter le présent tel qu'il est. N'êtes-vous point exilé comme eux ?

— Mais je suis riche, moi !

— Nous sommes riches ! répliqua Mercédès, ce qui n'est point absolument la même chose. Grâce aux dix millions de ma dot nous ne manquerons de rien ; si j'entrais dans la voie que vous m'indiquez, je me verrais bientôt réduite à vendre mon hôtel et mes diamants. Je ne suis guère sentimentale, mais ce

n'est point pour trouver chez votre femme de l'enthousiasme patriotique et la poésie que vous m'avez épousée. Je vous donne ce que vous êtes en droit d'attendre ; votre maison est tenue sur un pied excellent. Je m'habille avec goût, on me recherche, j'ai redoré votre couronne, que voulez-vous de plus ?

— Mercédès, répliqua Mikaël, manqueriez-vous de cœur ?

— Peut-être bien, répondit-elle, mais non pas de volonté ! Je refuse donc absolument en principe ce que vous me demandez, mais pour cette fois, mon père s'étant montré très généreux hier, je veux bien sacrifier quelques centaines de louis.

— C'est inutile, répondit Mikaël, ma mère y pourvoira.

Le soir même la princesse vendait une bague.

Ainsi Mikaël s'était trompé. Son titre s'était trouvé à vendre, on y avait mis le prix, voilà tout. Lui si noble d'instincts, lui, élevé par une mère admirable et qui, en épousant Mercédès s'était fait l'illusion que grâce à cette fortune il rendrait la princesse Ilona heureuse, s'était trompé d'une façon absolue. Sous son apparence de nonchalante douceur, Mercédès cachait une obstination invincible.

Elle garda les rênes de la maison, et les tint d'une main ferme.

Prodigue pour elle même, elle ne sacrifiait rien pour autrui quand son orgueil n'y devait pas trouver une compensation.

Au milieu du luxe qui l'entourait, Mikaël resta presque pauvre.

Une tristesse profonde s'empara de lui. Le monde où il se voyait obligé de conduire sa femme ne tarda point à lui devenir odieux. Il prit l'habitude de passer ses soirées avec sa mère, laissant Mercédès libre d'aller avec Joséfa aux premiers représentations, aux fêtes travesties, aux ventes de charité.

Pendant qu'elles jouissaient vaniteusement de leur succès d'élégance, Ilona et Mikaël retirés dans le cabinet de la princesse lisaient à haute voix leurs poètes nationaux ou recevaient quelques nobles exilés.

La désunion de cœur de Mikaël et de Mercédès s'accrut progressivement. Elle lui garda rancune de la laisser seule, il ne lui pardonna pas de désertir son foyer.

Quand par hasard la jeune femme ne sortait pas, et que le prince et sa femme restaient à l'hôtel, ils se sentaient si embarrassés l'un en face de l'autre, et trouvaient si peu de chose à se dire, que la contrainte amenant la fatigue, ils se quittaient de bonne heure, plus las, plus tristes que la veille.

On cessa bientôt de les voir ensemble.

Ce fut une sorte de séparation sans bruit, sans scandale.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même les file complets (brochés) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boite 1966, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.